LIBERATION
SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 JUIN 2005

La Samar en musée?

Le groupe Arnault dément vouloir transformer le grand magasin parisien.

Coup fourré ou canular? En kiosque aujourd'hui, *le Journal des arts* l'annonce en une: Bernard Arnault envisagerait d'installer un musée d'art contemporain à la Samaritaine, histoire de faire la nique à François Pinault, parti de Billancourt. Pour Nicolas Bazire, du groupe Arnault, *«c'est une farce»*, lancée sur fond d'inquiétude pour les salariés du grand magasin: *«Nous sommes en pleine crise, obligés de fermer pour trois ou quatre ans en raison de problèmes de sécurité pour un chantier risquant d'approcher les 15 millions d'euros. Nous sommes loin de penser à la suite.»* Les rumeurs font aussi état d'un hôtel en vue des JO, voire d'une piscine. *«De toute manière,* tranche Christophe Girard, adjoint au maire à la Culture, *le plan d'urbanisme stipule une obligation de commerce, si bien que cette histoire de musée n'est qu'une facétie de plus.»* ◆ V.N.

Arts. Dans l'Est parisien, un minilieu à louer pour vivre au cœur de l'art.

«Café au lit» fait son beurre

Der Schwarm/la nuée/the swar
de Jochen Lempert à Café au lit, 16, rue de la Liberté, Paris XIXe, jusqu'au 25 septembre. www.cafeaulit.com

Forcément, autant de nouveautés, ça surprend même les amateurs d'art intrépides. Il y a ceux qui n'ont toujours pas compris si Café au lit était une galerie qui n'ouvrirait ses portes qu'au compte-gouttes; d'autres croient y détecter une résidence d'artiste spéciale. Ni totalement privée, ni totalement publique, la galerie d'art et résidence de luxe Café au lit a ouvert ses portes furtivement, un jour de mai, dans le quartier, lui aussi particulier à Paris, de la Mouzaïa: ses maisons croquignolettes avec leur bout de jardin, son église dont la cloche sonne comme en plein village.

Hybride. Une seule journée ouverte au public, pour le vernissage de la première exposition en France de Jochen Lempert, photographe allemand au bestiaire animalier plutôt furtif lui aussi... Café au lit n'est pas l'énième tentative de faire se rencontrer un nouveau public et l'art contemporain, mais relève d'une hypothèse utopiste, partant éminemment sympatoche: *«habiter l'art»*.

Café au lit, 23 m² conçus par le Bureau des Mésarchitectures de Didier Faustino.

A l'origine, deux critiques d'art allemands et *«modestes»* collectionneurs (entendre tapant plutôt dans la jeune création et la photo, moins coûteuses): Jens E. Sennewald et Andrea Weisbrod, installés depuis cinq ans à Paris pour *«nouer un réseau entre scènes artistiques allemande et française»*. Ils rachètent un appartement délabré de 23 m², font appel au Bureau des Mésarchitectures de Didier Faustino, pour mettre au jour ce lieu hybride. Joli réflexe pour éviter le piège de l'architecture nomade, adaptée au mode de vie de cadres sup' toujours entre deux avions et trois *conference calls*.

Clinique. Ici, l'hybridité est inhérente au lieu même: Faustino fait abattre la cloison, repeindre les murs et nettoyer ce tout petit espace de 3,26 m sur 8 m: *«C'était un défi, d'être capables d'apporter sur 23 m² une réponse simple à la problématique très contemporaine de ces villes tentaculaires où les espaces privés sont de plus en plus petits.»*

Concrètement, une plate-forme légère à 40 cm du sol (sous laquelle circulent tuyaux, fils électriques...) permet de déambuler le long de la pièce (le classique des cimaises) et, dans le temps privé, de s'asseoir à table. Quelle table? Une deuxième plate-forme, surélevée à 30 cm, est dévolue à plusieurs usages: dormir, manger, travailler, se baigner, faire la cuisine. Et les toilettes sont légèrement isolées (pas assez au gré de quelques clients-cobayes). D'une simplicité clinique, le *«plus petit loft de Paris»*, comme le qualifie Didier Faustino, est un objet *«fonctionnel un peu déstabilisant»*. *«Malgré la dureté de l'installation, il y a quand même une érotisation de l'espace»*, insiste l'architecte. Un couple peut se faire face, l'un à la vaisselle, l'autre au brossage de dents...

Oies. Malgré la déco minimaliste, futons et coussins sobres, vaisselle au design épuré, le Café au lit n'a rien d'indigeste, guindé ou pompeux. Pour un coût de 100000 euros TTC (immobilier, gros œuvre et intervention archi), ce lieu d'exposition intime suggère une autre façon de vivre l'art, un jeu de proximité/distance qui trouve un écho imparable avec les tirages de Jochen Lempert. Ses nuées d'oiseaux, ses formes abstraites reflétant le jeu de la pluie sur l'onde, réclament du spectateur ce même travail de focale: de loin, les tirages noir et blanc sont *«juste blancs»*, dit Jochen Lempert: il faut coller son nez au plus près de l'image pour distinguer les oies de la mer du Nord.

Coût de la location: 250 euros le week-end, 500 la semaine, avec en ce moment une expo du photographe allemand Jochen Lempert.

Le coût de la location (250 euros le week-end et 500 euros la semaine) convient surtout à tel collectionneur ou tel commissaire d'exposition à Hambourg (premier client de Café au lit). Une autre façon de vivre l'art, oui, mais toujours entre soi... Curieux désargentés, consolez-vous, lors de goûters ponctuels, comme dimanche (1), et de vernissages/finissages. ◆

ANNICK RIVOIRE

(1) De 14 à 19 h, «Goutez Café au lit», 16, rue de la Liberté, 2e étage, code 15B30, Mo Jourdain.

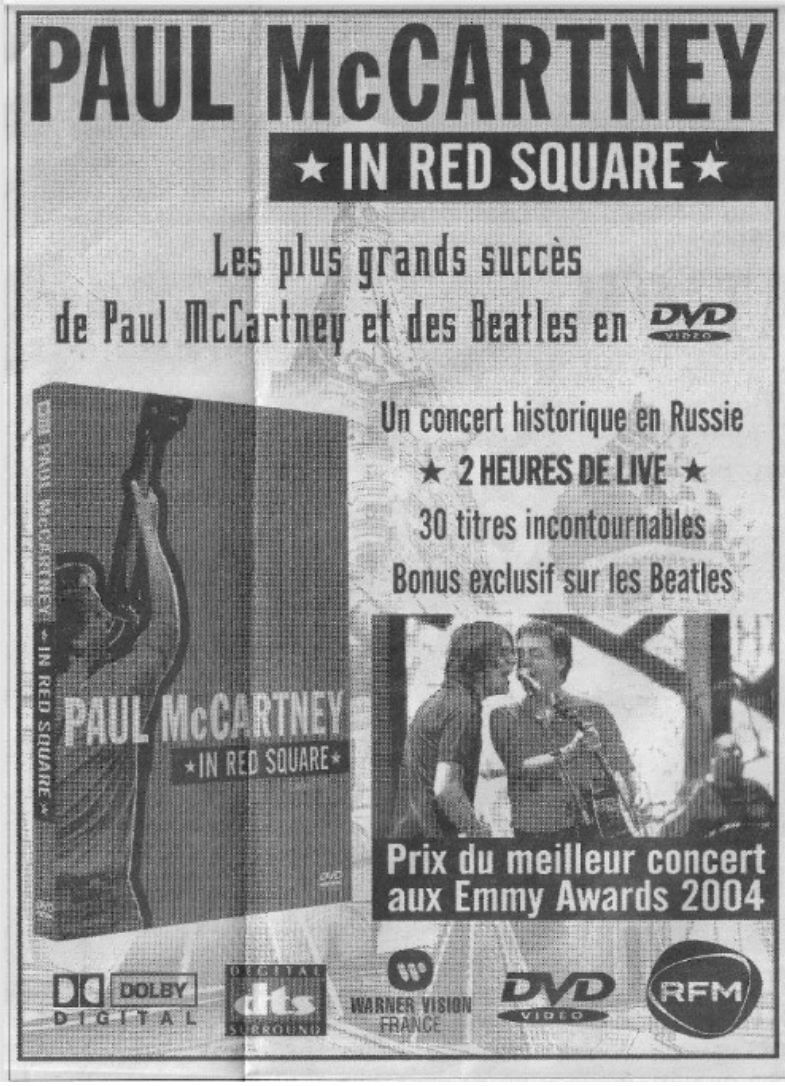
Un champagne bout contre la restauration

Une toile de Bouguereau a été repeinte avant sa vente à la maison Roederer.

Jusqu'à quel point un tableau qui a été repeint peut-il être considéré comme authentique? Ce cas de figure se trouve posé à l'occasion de la mésaventure dont est victime la maison Roederer, plus célèbre pour son champagne Cristal que pour ses acquisitions en art. Le 25 mars, elle a acheté à Drouot un tableau de William Bouguereau, signé et daté 1900, représentant Mathilde Olry-Roederer, une ancêtre de la famille. Pour près de 137000 euros. Mesurant près de 2 mètres sur 1, c'est un des rares grands portraits en pied réalisés par l'artiste. C'est dire la fierté de la société de l'accrocher à son siège de Reims.

Las! A la réunion du conseil, un administrateur, le comte Jean de Béarn, y reconnaît sa grand-mère. Mais il n'est pas du tout enthousiasmé. *«Cette peinture,* raconte-t-il à *Libération, était dans ma maison dans le Gers. Mais elle a été détruite aux quatre cinquièmes dans un incendie il y a plusieurs décennies. Elle n'était plus restaurable en l'état. Je m'en suis débarrassé en la donnant à mon restaurateur. Or il l'a revendue à un marchand qui en aurait repeint les parties manquantes en copiant une reproduction. C'est ce qui a été vendu à notre société!»*

Me Alexandre Millon, le commissaire-priseur, récuse tout reproche, car, au catalogue, il avait apposé une petite précision, *«restaurations»*. *«Nous tenions à la disposition des clients une fiche détaillée faisant état du réentoilage et des restaurations, notamment dans la partie basse, sur le tapis ainsi que sur le visage, le buste et les genoux. Ce n'est pas notre faute si Roederer ne nous l'a pas demandé.»* Reste à savoir si ce document a la même valeur juridique que le catalogue.

Le commissaire-priseur s'appuie en outre sur deux certificats. Spécialiste du peintre, Damien Bartoli vante *«la facture, l'élégance, le rendu des étoffes et la transparence de la peau, qui témoignent de façon péremptoire de la paternité de ce superbe portrait»*. Quant à Christie's, elle avançait une estimation de l'ordre de 240000 euros, légèrement en retrait de la valeur normale *«du fait de quelques restaurations»*, tout en proposant obligeamment ses services pour le mettre en vente. Roederer a déposé une réclamation et le Conseil des ventes, gendarme de la profession, a ouvert une enquête. ◆

VINCENT NOCE